

INTRODUCTION :

L'AVANT-GARDE EST MORTE, VIVE L'AVANT-GARDE !

Janvier 2022, une nouvelle vague d'épidémie de coronavirus frappe les États-Unis et ébranle une nouvelle fois le monde de la culture. Le 12 mars 2020, le maire de New York avait annoncé la fermeture des théâtres de Broadway, qui n'ont rouvert que dix-huit mois plus tard en septembre 2021. Après plus d'un an loin de son public et après avoir tenté de pallier la distanciation sociale en développant des formes numériques plus ou moins abouties, l'industrie culturelle étasunienne ne se porte pas bien. Dans le monde d'avant la pandémie, l'industrie dite « créative » représentait annuellement environ 800 milliards de dollars de l'économie nationale. Les pertes s'élèvent désormais à 150 milliards. Le taux de chômage dans le secteur est l'un des plus élevés des U.S.A. et un tiers des professionnels se trouve alors sans emploi. New York, dont l'économie repose pour une grande partie sur l'activité générée par la culture, souffre particulièrement de la situation. Le mal est profond. À l'automne 2021, une lueur d'espoir pointe à l'horizon : la perspective de retrouver les spectateurs galvanise les artistes et directeurs de salles ; celles et ceux qui ont survécu à la crise imaginent alors des programmations ambitieuses afin de ressusciter le spectacle vivant. Cet espoir de reconnexion avec le vivant du plateau, l'envie de nouvelles explorations théâtrales, le désir de vibrer intellectuellement, émotionnellement, physiquement au rythme des répliques et des coups de klaxons de la « Grande Pomme », je les partage. Il est temps pour moi de retourner à New York. Janvier est le mois des festivals : tous les ans, à l'aurore d'un nouveau calendrier, publics et programmeurs sont invités

à participer à des événements artistiques de haute volée. Ma décision est prise : les retrouvailles avec New York et son théâtre seront mon cadeau de la nouvelle année. Mais le 3 janvier 2022, le *New York Times* m'annonce sous la plume d'Alexis Soloski que mon rêve américain ne sera pas exaucé : « Recrudescence de l'épidémie de Covid-19. Les festivals avant-gardistes ferment leurs portes » (A. Soloski, 2022 — ma traduction). Omicron est cette fois responsable du baisser de rideau. Les festivals « Under the Radac », « Prototype » et « Exponential » ne présenteront aucune pièce en présentiel et diffuseront certaines représentations en ligne. Au-delà de ma déception de ne pouvoir vivre l'expérience *live*, cette nouvelle récidence m'amène à m'interroger sur l'avenir du théâtre new-yorkais. Depuis presque deux ans maintenant, le théâtre de la résistance se joue à l'écart, médiatisé par des écrans, des téléphones ou tout autre outil sanitaire homologué. L'art de « l'ici et maintenant » a basculé dans le monde du distanciel, du « là-bas » : est-ce vraiment du théâtre ? Sommes-nous les témoins du déclin du spectacle vivant ?... et puis, le titre de l'article du *New York Times* me revient à l'esprit : « Les festivals avant-gardistes ferment leurs portes »... L'expression « avant-garde » me saute soudain aux yeux. Ce que dit Soloski entre les lignes est non seulement que le théâtre est en danger, mais plus précisément, que l'avant-garde théâtrale étasunienne est en sursis. Pourtant, les théoriciens de l'avant-garde ont décrété sa mort après les années 1960. Si je ne peux retourner à New York et vivre le présent, « l'ici et maintenant » électrisant de la scène, si je ne peux prédire l'avenir du théâtre et ses lendemains qui chantent ou déchantent, alors, c'est vers le passé qu'il convient de se tourner. Il ne s'agit pas de pleurer le monde d'avant, de s'adonner à la mélancolie, mais de dresser un bilan de ce qu'a été le théâtre new-yorkais.

Par où commencer ?... Je crois que j'ai toujours eu un intérêt pour les contradictions que j'aime à décortiquer afin de cerner leur logique cachée. L'évocation paradoxale de cette avant-garde ressuscitée et désormais agonisante m'interpelle. C'est donc par le prisme avant-gardiste que je vais aborder le théâtre étasunien d'hier... Mon attrait pour le mois de janvier new-yorkais est évidemment lié à mon goût pour l'expérimentation formelle qu'« Under the Radac », « Prototype » et « Exponential » « célèbrent » selon les termes de Soloski. L'expérimentation est l'A.D.N. de l'avant-garde et c'est ainsi logiquement que le journaliste qualifie d'avant-gardistes ces événements.

L'avant-garde ne serait donc pas morte avec les *sixties* contrairement à ce que les quelques théories sur le sujet supposent. L'arrêt de mort de cet élan théâtral, qui a finalement été peu étudié, a été déclaré par seulement quelques spécialistes dont la pensée est devenue hégémonique. De ce paradoxe est née l'envie d'interroger l'existence d'une expression avant-gardiste pérenne dans le domaine théâtral aux États-Unis afin de non seulement proposer une nouvelle définition de l'avant-garde, mais également d'en définir son évolution. « L'avant-garde est morte, vive l'avant-garde ! » : ainsi, aurait pu s'intituler cet essai sur l'avant-garde théâtrale étasunienne. En revisitant l'histoire du théâtre avant-gardiste, c'est toute l'histoire du théâtre new-yorkais que je revisite, c'est un voyage au cœur d'un siècle d'innovations théâtrales du début du XX^e siècle à la veille de la crise sanitaire de 2020. Ce voyage dans le temps est comme un arrêt sur image, une pause pour produire du sens à partir de l'incertitude dans laquelle la pandémie nous a plongés, et tirer des conclusions sur le rapport des artistes new-yorkais à l'expérimentation formelle afin de mieux appréhender la suite, et le retour sur les planches.